

Daniel PAGENEL

*Vous pouvez tous
crever !*

A mon ami Caius.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9019-1251-154-97

© Daniel Pagenel.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

La guerre, ça a du bon, quand même ! Cette opinion plutôt courante chez les agriculteurs opportunistes faisait l'unanimité dans le village encaissé de Jouy-sur-Ginette. On était au début des années cinquante et de nombreux culs terreux fanatiques du bas de laine, s'étaient copieusement servis pendant les années bénies de la fraternité franco-allemande. Profitant de la hausse vertigineuse du cours de la patate germée et de l'expansion démesurée du marché noir dans les campagnes rasées, à l'abri de toute velléité maquisarde à cause du terrain peu propice au jeu de cache-cache avec l'occupant désœuvré, (plus enclin à la pêche à la mouche qu'à la chasse à la douche); les bouseux s'étaient arrondis. Bref, les années d'abondance dans la future zone euro, avaient contribué à la prospérité irrésistible de quelques familles consanguines, héritières du bon sens paysan qui consiste à mouiller son index pointé vers Dieu dès que le vent tourne. On ne pouvait pas à proprement parler de richesse, concernant cette minuscule fourmilière esseulée au milieu du néant agricole, peuplée de trognes avinées et de sous-ventrières usées. Disons simplement que cet anus de la planète pouvait s'enorgueillir de la netteté de ses contours. Le bourg aux ruelles sombres s'agglutinait en tas autour de pâtures symétriques et verdoyantes réparties sur deux ou trois pauvres

monticules de terres arables. La Ginette, un gros ruisseau rectiligne, le traversait de par en par et allait se perdre au-delà de la ligne d'horizon que personne n'avait jamais cherché à atteindre. On sait ce qu'on a, mais on sait pas toujours ce qu'on cherche...

Pour l'autochtone moyen (figure majoritaire du lieu-dit), le monde connu se limitait à un périmètre de quelques kilomètres autour de la bourgade solitaire. Les pécores locaux voyait leur trou comme un grand chêne planté au milieu de rien et dont ils étaient tous les fruits. Jouy-sur-Ginette, c'était une balise en plein océan de verdure. Vue d'en haut, un laboureur embourbé dans son champ détrempe paraissait un naufragé plus ou moins volontaire englué dans son angoisse de la noyade imminente. Lorsque l'œil se posait sur l'amas de bâtisses entassées au creux du vallon rasé de frais, on avait vite l'impression d'observer un orifice gris d'où émergeait le dôme d'une église romane, comme une hémorroïde perce sous un fonctionnaire préretraité. Bref, Jouy-sur-Ginette, c'était le trou du cul de cet honorable vieux monde.

Le conglomérat minable de masures retapées n'était cependant pas complètement inaccessible. Une départementale grisâtre se déroulait jusqu'à lui comme la sirupeuse traînée de bave d'un limaçon routard libertaire, qui aurait eu l'idée aveuglante de suivre son itinéraire en droite ligne jusqu'au premier obstacle. Par temps clair, depuis le promontoire où trônait la chapelle ridicule dite « de la Pénétration de la Croix », on distinguait la trace rectiligne et luisante

de la route qu'on savait râpeuse et sombre comme la joue d'un émigré portugais.

Peu de voitures dignes s'aventuraient jusqu'à la bourgade désolée. La majorité des gras pélots natifs déambulait sur trois pattes pour limiter les zigzags involontaires, inutiles dans le plat pays qui était le sien. Les plus nantis possédaient une 403 chèrement acquise durant les grandes années Pétain et les quinquagénaires en voie d'extinction vibraient de temps à autres, juchés au commandes de leur tracteur mou du frein, qui brinquebalait sur les nids de poules de la Via Merdica qui desservait le village figé dans son abrutissement définitif.

Jouy-sur-Ginette était une commune sise dans la Beauce, département du Loir et Cher. Cette pustule à l'éclat pur purin n'eût fait l'objet de la moindre attention contemporaine, si elle n'occupât le site oublié d'un castrum provisoire qu'une légion romaine du septième siècle avant l'ère musulmane, avait eu l'incongruité de bâtir entre deux razzias radicales de champignons toxiques.

C'est le deux aot 1937, de retour de vacances au Tréport, que Robert Tromolasse, le mercier-tripier, avait trébuché sur une plaque de marbre fissurée en allant engraisser la terre derrière la chapelle en ruine. Évidemment, Tromolasse ne sachant pas lire, il s'était empressé de dévaler la pente cahoteuse jusqu'à l'église, sans même prendre la peine de se torcher le

dessous des cartes avec la rubrique nécrologique du « Beauceron libéré ». Le vénérable Père Denibard, latiniste férù d'archéologie locale, s'était enquis bien promptement de l'obscurè signification du message que recelait l'agencement de ces traits qui formaient des figures géométriques sur la pierre brunâtre et érodée par les outrages des siècles. Tous les gars du village étaient là, comme à l'aube d'une exécution sommaire. Après quelques minutes d'un insoutenable suspens, alors même que l'index droit du prélat parcourait laborieusement la plaque terreuse, il branla du chef et opina quant à l'authenticité de la pièce à conviction. Puis il lut lentement à voix haute : « Caius suce des bites pour cinq sesterces derrière les latrines du forum ».

On put lire dans l'expression du curé toute l'offuscation que provoquait la phrase choquante. Non tant par la teneur du message, mais le prêtre, érudit en matière d'économie de l'Antiquité, s'était exclamé illico presto : « Ce pédé de Caius, il casse les prix des turlutes ! ». On n'avait pas vraiment osé contredire cette brillante assertion avant le débarquement des archéologues.

C'est ainsi que Jouy-sur-Ginette vécut son temps de gloire, circonscrite au département, mais relayée par les torches-culs rêches imprimés sur papier recyclable. Une horde de gratte-merdes afflua vers le site où se creusaient des puits, où se tendaient des

cordeaux et où l'on entendait le bruit des marteaux qui martyrisaient la roche de la terre des ancêtres, jusque là restée vierge quoique fertile. Le mastroquet qui avait du flair, avait changé l'enseigne de son « Amical Bar » en « Aux Délices de Caius », plus porteur, et on n'attendait pas la fin janvier pour se souhaiter « Bonanus » en attendant la chute de Léonblum premier.

Mais, hélas, le peu d'intérêt présenté par le site, le fit vite tomber en désuétude. En effet, hormis deux espèces de petits sachets noircis de forme allongée en peau de vessie de porc, dont les experts s'accordèrent à déduire qu'il s'agissait bien de capotes gallo-romaines, rien de probant permit de déceler l'importance de la découverte. « Un squat à tarlouzes pour légionnaires déserteurs » ; conclut le chef des fouilles désabusé, pressé de se rendre à Verdun où il avait décroché un chantier plus juteux.

La bourgade isolée retrouva son morne destin. La Ginette avait beau chanter dans ce trou de verdure, au fond du petit val, même Arthur Rimbaud d'y serait fait chier sa pute race. Les plus fervents obsédés d'instruction passaient leurs heures creuses à mater le cul des vaches et quand le Boche fut venu, il se trouva fort dépourvu. Ici, pas de résistance même passive, pas l'ombre d'un communiste en errance bucolique, tous étaient en possession de leur prépuce en règle et le rouge ne restait pas longtemps terré dans les caves des

particuliers. Si bien que les sbires du Reich avaient troqué leurs mitraillettes contre des cannes à pêche et fanfaronnaient auprès des rares touristes égarés, en prétendant que les filles des fermes étaient de sacrées chaudasses ; tout ça parce que les uniformes de la Wehrmacht étaient bizarrement imprégnés d'une entêtante odeur de poisson.

Le saucisson avait subitement grimpé en flèche. Il fallait un salaire de ministre collabo pour pouvoir toucher le chou de la mère Putaboeuf et les oignons faisaient pleurer de loin. « Eau trouble, bonne pêche ! », s'interpelaient les gras bouseux complices et goguenards quand ils croisaient un peloton éméché de teutons euphoriques en mal d'un casse-croûte salvateur. Caius avait ravalé sa morgue et la fierté paysanne s'était dégonflée. Rien ne pressait. Les villageois trimbalaient leur torpeur bovine dans la fange grasse de leurs terrains mous et on égorgeait le cochon pas casher sous la fille du fermier le dimanche. « L'Amical Bar » purpurinait les trognes bouffies de vitriol et les mégères tiraient leurs chiards d'une main et les poireaux de qui on voudra dans l'autre. Certes, le fils qu'on sentait bien d'un père consanguin s'essoufflait parfois derrière sa jument pour la bourrer jusqu'au fond du sillon, mais c'était la routine de nos campagnes françaises. Le drapeau tricolore flottait sur la mairie comme une oriflamme le long des berges mornes, sur la rivière, en amont, un coin de ciel brûlait, la terre s'endormait et j'en oublie le nom...

Et la deux-chevaux fourgonnette du gros Marcelin Pinanvrac pissait l'huile noire depuis trois jours !

« Ça, c'est la bobine de la durit du Delco du joint du radiateur du Carter ! Affirmait Saturnin Dusguègue, le doit mouillé pointé vers Dieu.

— Et depuis quand tu entraves un beignet en mécanique, toi ? Lui rétorquait son voisin mis à pieds, à part le cul de ton cheval, t'as jamais vu un pot d'échappement !

— Au moins quand il décalamine, ça tient chaud et ça engraisse mes patates. Alors que ton bordel graisseux ça pourrit l'environnement !

Plus faits au cul des vaches qu'aux culasses des moteurs à explosion, les bouseux locaux n'avaient jamais perçu l'absence de station service comme un ennui réel. Garage ou pas, ça n'impactait pas la traite des noires et un mécano surnuméraire eût été inutile en matière d'épandage du purin maison. Bref, on avait rien à foutre du progrès automobile à Jouy-sur-Ginette, d'autant qu'un adulte sur huit avait le permis de conduire et un taux d'alcoolémie compatible avec le pilotage d'une berline.

Certes, le maire et sa 403 ne formaient qu'un. Rondouillard débonnaire en costume élimé, Jean-Pierre Duconneau brillait autant par sa truffe rougeâtre que par son maintien aux commandes de son bolide reluisant. Son passage à bord de l'engin gris moiré faisait impression chez les pélots ahuris,

d'ailleurs on l'avait élu pour ça. Un homme averti des dernières performances technologiques ne pouvait être qu'un « monsieur au bras long ». Les culs-terreux électeurs n'avaient qu'une idée vague des grands prodiges de l'eau courante et se fiaient naturellement aux pouvoirs de l'ésotérisme. Duconneau incarnait le surhomme au fait des choses de la ville, tout en conservant sa crédibilité de natif. Avoir vu le jour entre un bœuf et un âne et se voir planer au dessus des flaques croupies, avouez que ça n'est pas le lot de tous. En fait, sa trogne bouffie derrière son pare-brise faisait penser à une tête de porc dans la vitrine du tripier de la rue de la Place. Mais le bon sens paysan conduit à de nombreuses capacités d'abstraction. On ne voyait en lui que le symbole d'une réussite éclatante que matérialisait son véhicule à moteur vrombissant. Même les vaches détournaient les yeux au passage de la 403, par humilité vis-à-vis de leurs consœurs ferroviaires et par déférence aux autorités motorisées.

En dehors du notable arriviste, quelques vilains basiques possédaient une automobile. Généralement ils se véhiculaient à l'avant de fourgonnettes et autre promènes-purin brinquebalants, bien pratiques en cas de pluie drue ou de crachin salopard, qui colle à la casquette et qui sévit huit mois sur dix dans ces contrées oubliées de Dieu. Certes, le tracteur ancestral faisait office de limousine pour une minorité d'élite au dessus de la mêlée, mais le cul des laitières restait le point de vue quotidien des moins nantis. Une fois par semaine, un Berlier, poussif et reniflant comme un

postier en préretraite, ravitaillait le bled en conneries hétéroclites qu'on n'a pas chez soi tous les jours. Le chauffeur poussait son gras double jusqu'à l'Amical Bar et se remplissait de vinasse violacée pendant qu'on déchargeait sa piètre brocante. Un système de vases communicants basé sur la confiance. Un troc entre solides et liquides. Puis le camion à bout de souffle repartait lentement en zigzagant sur la route rectiligne en laissant s'échapper une fumée noire et compacte de son arrière-train crasseux. On se passe volontiers du bordel technique quand on vit au grand air, aussi, la possibilité de l'installation d'un garage automobile paraissait aussi incongrue aux ploucs du canton que la pêche au congre dans la Ginette.

La bourgade était d'ailleurs pourvue de l'essentiel des commerces qui fleurissent les galeries marchandes de nos cités modernes. Sur la place unique mais centrale, on trouvait sans peine la boulangerie artisanale. Son propriétaire avait eu l'idée commerciale de personnaliser son enseigne en fonction de la clientèle locale. Tous les bouseux du trou étaient chasseurs à poils et possédaient un molosse asservi à leurs caprices cynégétiques. Le boulanger avait donc affiché un clébard lippu caricaturé sur sa devanture, celui-ci tenant une baguette entre ses dents acérées. Il avait baptisé son fournil : « Le pain dans la gueule ». Depuis les affaires fleurissaient.

Vers la fin 52, on avait vu débarquer des sacs de cumin, de piment en poudre et autres saloperies exotiques et piquantes vomies par le Berlier devant l'épicerie qui jouxte l'échoppe du mercier-tripier.

« Dans une épicerie, on vend des épices ! », avait déclaré le tenancier du gourbi alimentaire, le doigt mouillé tendu vers le firmament.

Soit ; les gourmets beaucerons, plus habitués à la truffe rance à la vinasse qu'aux calmars indiens au curry, avait renâclé à l'idée d'une révolte papillaire aussi virulente, mais on avait fini par abdiquer devant tant d'ardeur révolutionnaire. « Aux épices chaudes » était né sur la place, juste derrière l'Amical Bar.

L'amical Bar, c'était le centre névralgique de Jouy-sur-Ginette. On y entrait à treize ans, l'air dégagé et la goutte de morve pendante, pour en sortir à soixante-dix, l'air dégazé et le tarin écarlate tombant sur la bedaine. Antonin Dejardin, le mastroquet, regardait engraisser sa tripe sous son comptoir humide en comptant les godets engloutis par les avachis recroquevillés derrière des ballons de « qui tache » et des chopes de gnôle frelatée, pour les plus aguerris aux pratiques génétiques.

« C'est du quinze degrés, ça au moins non ? C'est costaud... Affirmait Maturin Enmoins, le vacher obèse qui dansait une sorte de salsa poitevine devant le zinc dépoli.